



Gérard Cartier

La vie incertaine

Qui vient de loin de Marie-Claire Bancquart
(Le Castor Astral, 2016)

« *Chaque matin bouge la mort / dans la vie incertaine* » : c'est ainsi que débute ce recueil, en forme de journal de convalescence après un difficile séjour en hôpital au cours duquel, livrée aux appareils, abandonnée par les mots (cet aveu saisissant : « *je savais encore épeler, mais non lire* »), Marie-Claire Bancquart s'était vue happée par « *l'inconnu zéro* ». Elle dit y avoir trouvé, paradoxalement, une sorte d'apaisement, au point d'avoir alors accepté de quitter le soleil « *pour la cendre et la terre* », de l'avoir même presque souhaité – « *on repousserait la guérison* ». Mais elle apprend que « *la mort n'est pas facile* ». Elle échappe au « *grand claquoir* » et renaît. Le début du recueil est le récit de cette *maugréeuse* résurrection. Le corps, remonté du fond de l'absence, rejoint péniblement l'existence – les jambes se dérobent encore, l'esprit revient à lui dans un vertige, la mémoire croit reconnaître ce qui n'est plus – et, après l'anonymat et le silence de l'hôpital, la malade retrouve la violence du monde, à quoi elle doit tenter de s'approprier à nouveau. Et on lit tout à coup autrement le titre : *Qui revient de loin*.

Les livres récents de l'auteure étaient hantés par la mort, qui semblait tapie au cœur de la présence, la menaçant dans sa matérialité la plus concrète, les nerfs, les os, les muscles, les viscères. Ici, étrangement, c'est beaucoup moins le cas. Comme si l'expérience de son approche l'avait exorcisée. Certains tempéraments, au sortir de cette épreuve, cèdent à l'aspiration de l'infini. Marie-Claire Bancquart, au contraire, se tourne vers la vie, saisie dans ses manifestations les plus humbles, occasions de « *minces bonheurs* » :

... oui, l'univers enfiévré
par l'ange à trompette, le Grand Juge,
... mais la petite fourrure
tachée de blanc
qui se dérobe sous les herbes...

Elle va avec la précaution, la lenteur et l'attention qui siéent à cette redécouverte du monde, se penchant sur l'infime – objets, végétaux, insectes –, toute une vie secrète porteuse d'« *indéchiffrables prophéties* » qui renvoient notre présence à « *quelque dieu du superflu* ». Et, s'étonnant de ce fragile miracle, elle dresse des scènes mineures mais exemplaires, d'une grande densité de présence, et de petites fables :

L'odeur des figes mûres
pénètre dans nos bouches

leur violet fait alliance avec l'ombre

nous fermons les yeux nous entrons
dans un très ancien château du Midi

avec des sentinelles sur des tours rebelles,
et un survol d'oiseaux qui annoncent un temps
d'épreuves
(torture et mort, et le feu mis aux arbres).

D'une guerre à l'autre
quand nous rouvrons les yeux le grand ciel d'ombre est toujours là.

Comme toujours chez Marie-Claire Bancquart, l'émotion est extrêmement discrète. Ses pages témoignent d'une grande tenue de langue et de sentiment – on peut à peine parler de lyrisme. De préférence au *je*, elle a recours à des pronoms anonymes ou collectifs, *elle, on, nous*. S'il n'y a pas à proprement parler de *chant*, ce recueil développe un dispositif original de fugue, la répétition à plusieurs pages d'intervalle de fragments de poèmes dans un autre contexte et avec une prosodie un peu différente.

C'est une poésie qu'on pourrait presque dire matérialiste ; Marie-Claire Bancquart rêve d'ailleurs « *que les mots disparaissent / dans la matière même* ». Et l'on pense parfois aux anciens moralistes : c'est un livre de sagesse, les vérités les plus ingrates appréhendées à l'aide d'une langue qui fuit tout éclat, d'une sévérité presque romaine, et qui jamais ne dédaigne la raison. Écrire est vain, certes. Mais, nous dit l'auteure, l'écriture nous tient debout. Et, lisant ces pages, on se reprend à croire aux mots.